EN MARGE

Au centre de ce cahier, la parole oraculaire : souffle premier de la Pythie à Delphes, et souffle mimétique de Desnos, en ces années où il «parle surréaliste» à volonté. Leur rencontre ici n'est pas dépourvue d'humour, dès lors qu'on connaît le peu d'attirance des surréalistes pour le monde méditerranéen. Mais les réserves de ces derniers à l'égard de la pensée grecque tiennent à sa recherche de rationalité dans la période classique, à la part faite au «logos», non à cette «mètis» ni à cette poésie prophétique qui joue de l'actif et du passif de la langue, ou des marges de sa détermination pour se jouer de la volonté de puissance des consultants. *Simplicité* de cette parole poétique par indécision et plurivalence ! Apollon Loxias n'est «oblique» que pour la volonté rivale des villes grecques ou barbares consultantes. *Simplicité* émouvante de la parole «prophétique» de Robert Desnos, qui l'avait réservée à des cahiers privés. En ces trois *Livres de prophéties* que nous publions ici pour la première fois, la parole d'un surréaliste (on est en 1925) — malgré les mises en garde d'André Breton — désigne formellement et obstinément un «à venir». Parole surréaliste ? On est en droit de poser la question. Du moins, nous le savons : toute parole qui n'engage pas, de quelque manière, l'avenir, est caduque dès l'instant qu'elle est proférée.

Et la leçon est peut-être donnée par Denise Colomb : dans les flaques d'une ville boueuse, ce qu'elle traque c'est l'éphémère reflet d'un présent qui n'en finirait pas de se charger de sens.

C'est la même chose d'interroger l'oracle et de questionner quelqu'un sur qui la mort a refermé ses portes mais qui, de quelque manière, continue d'exister. Ainsi voyons-nous Alechinsky se pencher sur les traces toutes fraîches qu'a laissées dans sa mémoire le passage d'Henri Michaux, tandis que Théo Gerber sollicite, à travers la fumée tenace du bûcher, l'ombre ardente de Giordano Bruno.

Aux bords et aux bornes de ce cahier, une autre «parole» décale donc son registre habituel. Deux peintres écrivent. Le rêve du peintre de peindre un écrivain (ici, Giordano Bruno, là, Henri Michaux) avec les mots mêmes qui furent leurs moyens *à eux* trouve dans *Pleine Marge* l'occasion de s'inscrire. Voici donc, encadrant d'autres travaux et d'autres rêveries, une «vie et mort» de Giordano Bruno — voici, à côté du dernier dessin, inachevé, de Henri Michaux, les notules impalpables et aiguës de Pierre Alechinsky.

Jacqueline Chénieux
José Pierre